

nous avançons dans Belfort, nous remarquons que les obus arrivaient plus nombreux ; à chaque tournant de rue, nous voyions quelques cheminées ou pans de murs qui s'écroulaient ; des briques, des tuiles, des chevrons tombaient autour de nous, couvraient le sol des rues que nous suivions. Autant que possible nous rasions les maisons et passions sous les abris faits de poutres, de troncs d'arbres ou de traverses de chemin de fer.

— *Ça rapplique!* disait Vignard à chaque instant, en se servant de cette locution familière chez les mobiles du Rhône.

— *Un vrai dégel!* murmurait Villedieu, pour toute réponse.

Enfin, nous atteignîmes la porte de Brisach.

Pendant que le sous-officier de planton, auquel j'avais expliqué l'objet de ma venue, allait prendre les ordres de l'officier de garde, nous attendions, mes deux hommes, notre prisonnier et moi, dans la petite cour qui précédait l'entrée de la caserne.

A un certain moment, comme je me retournais pour voir quelle figure faisait le déserteur, Villedieu me poussa du coude en murmurant : — Le colonel. — En effet, dans l'encadrement de la porte, le commandant supérieur de la place, Denfert, s'était avancé et nous regardait.

Au même instant, un obus éclata avec un bruit formidable sur nos têtes, contre la paroi intérieure de la cour ; les débris du mur, les pierres, les éclats de fonte sifflèrent, miaulèrent, volèrent autour de nous ; un nuage de poussière et de fumée nous enveloppa. Mes hommes s'étaient reculés instinctivement contre le pied de la caserne ; je ne bougeais pas, quoique ayant senti le bas de mes jambes écla-boussé par des gravois soulevés par un gros éclat d'obus